

Jean MERGEAI



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Anne EGEDY-DEJAER & Christian MUNSTER

1996

Écrivain régionaliste... Il en est pour qui ce terme comporte une connotation quelque peu péjorative. Et pourtant, que de charme dans cette œuvre qui, à travers des détails apparemment anodins, voire futiles, poursuit la vérité profonde d'un terroir et d'une époque. Du particulier au général, de l'anecdotique à l'humain, il n'y a parfois que la différence d'un regard et d'une expression. L'œuvre littéraire de Jean Mergeai, c'est ce regard, tendre et lucide, nostalgique et léger. C'est cette expression immédiate, claire, reflet souvent fidèle d'un parler gaumais simple et si riche à la fois. L'œuvre littéraire de Jean Mergeai, c'est un besoin d'arrêter le temps, de transcrire l'éphémère, le banal, mais un banal si subjectif, un banal aujourd'hui si lointain qu'il en devient irremplaçable. Commencée par des ouvrages assez brefs, nouvelles, récits ou courts romans, cette œuvre se continue maintenant par la série romanesque *Le schiste et la marne* dont le troisième volume vient de paraître. La manière a évolué, la perspective s'est élargie, mais la matière est restée la même. Comme l'étaient ses nouvelles, les derniers romans de Jean Mergeai sont l'œuvre d'un homme honnête, fidèle à lui-même, à ses racines, à ses souvenirs et à ses affections. C'est là ce qui fait leur mérite, leur valeur et leur succès.

Notes biographiques

Né à Mortinsart, près d'Étalle, le 24 janvier 1927, Jean Mergeai a fait ses humanités gréco-latines au Collège Saint-Joseph de Virton, puis à l'Athénée Royal d'Arlon. Il est licencié en droit de l'Université libre de Bruxelles, et a suivi une formation en criminologie. Il a été successivement surveillant aux Athénées de Jodoigne et d'Etterbeek; substitut du Procureur du Roi au Congo belge, de 1957 à 1960. Substitut puis juge au Tribunal de Première Instance à Arlon, il est depuis 1983 Président des Tribunaux de Commerce d'Arlon et de Neufchâteau. Marié à Liliane De Vos, il a trois fils.

Une vie sans histoire donc, de magistrat et de père de famille. Mais aussi une curiosité intellectuelle toujours en éveil, de nombreuses correspondances littéraires avec des écrivains français et belges célèbres, et une attention constante portée à la littérature et aux écrivains luxembourgeois.

Membre de l'Académie luxembourgeoise depuis 1968, Jean Mergeai en a été le président de 1977 à 1982. L'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises lui a attribué à deux reprises le prix Georges Garnir. Lui ont aussi été décernés le 2^e prix des Compagnons d'Athéna et le prix Adrien de Prémorél.

Jean Mergeai est décédé le 30 octobre 2006.

Bibliographie

Romans :

- ***Du temps de ma maison***, La Dryade, Virton, 1966.
- ***Adieu enfance***, Duculot, Gembloux, 1977.
- ***Le schiste et la marne :***
 - Tome I : ***Champvenance***, Duculot, Gembloux, 1987.
 - Tome II : ***Marémont ou les Enracinés***, Duculot, Gembloux, 1988.
 - Tome III : ***Le dernier des Landain***, Duculot, Louvain-la-Neuve, 1989.
- ***Le printemps reviendra***, Quorum, Ottignies, 1994.

Essais :

- ***Pierre Nothomb ou les paradis perdus***, La Dryade, Virton, 1965.
- ***Hubert Juin***, Pierre de Meyère, Bruxelles, 1972.
- ***Luxembourg belge***, Paul Legrain, Bruxelles, 1973.
- ***Christophe Théate, facteur ardennais***, Paul Legrain, Bruxelles, 1978.
- ***Ma Gaume***, Paul Legrain, Bruxelles, 1978. Photos de Patrice Gaillet.
- ***Guy Ducaté ou la plénitude inquiète***, Paul Legrain, Bruxelles, 1984.
- ***Lucioles***, aphorismes, La Dryade, Virton, 1985.
- ***Jean Lejour***, Gofflot, Saint-Hubert, 1986.
- ***La Gaume***, Paul Legrain, Bruxelles, 1988.
- ***Entre l'herbe et les pavés*** (aphorismes et réflexions), Éd. du Cercle, Bruxelles, 1991.

Nouvelles :

- *Les chemins de terre*, Paul Legrain, Bruxelles, 1970.
- *Les vêpres buissonnières*, Duculot, Gembloux, 1974 et 1984.
- *Ailleurs en Ardenne*, Duculot, Gembloux, 1984.
Les trois tomes ont été réédités chez Racine en 2002.

Théâtre :

En français, chez l'auteur :

- *Fête de charité*. Farce en un acte.
- *La cité parfaite*. Pièce en deux actes.
- *Chambre à part*. Farce en un acte.
- *Ensemble au paradis*. Comédie en un acte.

En dialecte gaumais, chez l'auteur :

- *Le képi et la culotte*. Comédie en trois actes.
- *Des embard' à la noce*. Comédie en quatre actes.
- *In mât' d'école coumme i n'y a n'è pont*. Comédie en trois actes.
- *In mariadge bin préparé*. Farce en un acte.

Jean Mergeai collabore à de nombreuses revues et à des journaux, notamment sous le pseudonyme de Jacques Brihaut dans *Le Républicain lorrain*, et est chroniqueur à *L'Avenir du Luxembourg*.

Texte et analyse

C'était comme un embryon de grenier. Le coin était exigü. C'est tout juste s'il [Jean] pouvait y déployer toute sa taille récemment étirée par cette fameuse croissance dont la mère parlait avec des airs inquiets. Mais les dimensions étroites du refuge ne l'en rendaient que plus attirant. Jean avait l'impression d'être dans un nid. Il était aussi mystérieusement bien que dans l'une de ces fragiles cabanes qu'il construisait, avec sa sœur, quand il gardait les vaches. Et il y avait la lumière qui était dispensée par les deux tabatières pratiquées dans le toit. Le soleil pointait vers le plancher un glaive doré au sein duquel on voyait danser les minuscules grains de poussière. Ainsi, au milieu de ses trésors, l'enfant recevait-il la visite du maître du jour dont les apparitions jouaient un si grand rôle dans la vie de la ferme. Son bonheur était complet, surtout qu'il avait tiré vers lui la légère échelle qui le reliait au corridor. Là, il était chez lui, dans son domaine. Deux ou trois vieilles caisses à souliers, autant de sachets, quelques liasses de feuilles de papier, deux jeux de cartes postales ramenées de Verdun, une boîte de crayons de couleur, une autre contenant des couleurs à l'eau; ainsi s'inventoriaient les biens dissimulés tout au fond du réduit, dans la partie qui se rétrécissait sous la pente du toit. Jamais Jean n'avait abordé ce havre sans se sentir transformé, apaisé, enrichi. Jamais il n'avait ouvert les boîtes contenant le ruban de Chantal, les cartes illustrées héroïques de Verdun, quelques cailloux, des morceaux de ficelle, sans avoir une étrange impression de sacré. Et ces feuilles de papier sur lesquelles il avait fait chanter silencieusement les couleurs, ces assemblages de lignes où il s'était lui-même étonné de voir surgir quelque ressemblance, c'était le meilleur de lui-même, enfoui à l'abri des regards et des bruits. Un silence d'église, songea soudain l'ancien enfant de chœur.

(Adieu enfance, pp. 115-116.)

Comme l'indique son titre, *Adieu enfance* est l'histoire d'un passage, parfois difficile, toujours nostalgique, de l'enfance à l'âge adulte. C'est un roman «tranche de vie» dont l'action se situe tout entière en l'espace d'une journée. Le passage proposé est important dans le récit, car il nous présente le lieu le plus cher au cœur du jeune héros, son antre, son refuge, son modeste et fragile paradis.

D'emblée apparaît le désir de l'auteur de nous rendre ce lieu très proche : *C'était comme*. Ce souci de clarté, cette métaphore explicite offre un curieux contraste avec le registre savant, presque médical du terme *embryon*. Souvenir émerveillé du passé et point de vue de l'écrivain adulte devenu un homme cultivé se complètent finalement plus qu'ils ne se contredisent. Et le procédé se poursuit dans la phrase suivante : *le coin* (terme familier) était *exigu* (terme plus littéraire). Rétrécissement de l'espace, retour à l'enfance protégée, voilà la protection de l'adolescent contre le monde adulte. Mais cet espace est menacé car Jean n'y entre déjà plus que *tout juste*. Il est en effet l'objet, presque la victime d'une *croissance* encombrante, involontaire comme nous l'indique la tournure passive de la phrase. Cette haute taille est la seule caractéristique physique qui nous sera donnée du héros tout au long du récit. Et cette transition vers le monde adulte n'est rien moins que redoutable, car évoquée avec des *airs inquiets* par la mère. Remarquons la discrète notation psychologique concernant la mère (tendre sollicitude et pessimisme, peut-être personnel, peut-être d'époque), et arrêtons-nous un instant sur ce *la mère*. On verra dans l'emploi de l'article défini une influence du patois gaumais, mais on notera aussi que le substantif y prend une connotation plus générale, plus absolue, presque symbolique.

Les deux phrases suivantes rendent certitudes nos premières impressions : *refuge* renvoie à *coin* et *nid* à *embryon*. De même, *impression* rappelle *C'était comme*. Ainsi que tous les conteurs, Jean Mergeai a le souci de nous faire partager les émotions ressenties par ses personnages, ici, le bonheur de Jean Burnoy. D'autant plus profond qu'il est inexpliqué (*mystérieusement*) ce bonheur est également menacé, comme ces *fragiles* cabanes, dérisoire refuge contre une réalité

quotidienne qui apparaît ici, non sans humour, sous la forme de *vaches* à garder.

Mais bien vite cette banale réalité va disparaître devant une force plus grande, celle de la lumière qui envahit les trois phrases suivantes. Encore une fois, la formulation d'époque, enfantine et un peu maladroite (*Il y avait*), est aussitôt corrigée par un vocable savant *dispensée*, et par la longue métaphore du *glaive*. Le grenier nous apparaît ici comme la parfaite antithèse du monde réel : c'est un univers de richesse (*doré, trésors*), de joie et de liberté (danse de la poussière), un monde où un enfant devient quelqu'un d'assez important pour recevoir *la visite du maître du jour*. La conclusion, depuis longtemps suggérée, peut dès lors être explicitée : *Son bonheur était complet*. Et il ne reste plus à l'auteur qu'à nous détailler les éléments précis de ce bonheur dont nous partageons l'intensité.

Premier élément, la possession, la domination d'un lieu : *Il était chez lui*. Modeste et touchant parallèle avec la sécurité que pouvait offrir aux parents du héros la possession de leur terre. Suit une description, une évocation plutôt, des *trésors* cités plus haut. Cette évocation se fait en deux étapes (contenant puis contenu) et devient de plus en plus précise : nous suivons le personnage en train d'*inventorier* (encore la présence de l'écrivain adulte dans ce terme juridique), de débiller puis enfin de contempler ses biens. Nous verrons plus loin que cette contemplation finira même par se sacrifier. Entre les deux étapes nous est rappelée, sous-entendue plutôt, la dureté du monde extérieur, présenté comme un océan hostile auquel s'oppose le *havre* du grenier. Et l'effet produit sur l'enfant par ces objets dérisoires est extraordinaire : *Jamais ... enrichi*. Le style devient ici plus ample, plus recherché (rythme ternaire des participes passés, binaire des *jamais*). En même temps s'affirme le point de vue subjectif du héros (*se sentir*). Un caractère se dessine, une vie s'ébauche derrière ces riens si précieux : de timides amours enfantines (*le ruban de Chantal*) ou de naïfs rêves d'héroïsme (*les cartes de Verdun*). À la fin de la phrase, le contraste devient saisissant entre *quelques cailloux et des morceaux de ficelle* et *l'impression de sacré* qui s'en dégage. Sentiment

que le héros paraît trop jeune pour comprendre clairement, *étrange* nous renvoyant à *mystérieusement bien*.

Mais le plus important reste encore à venir : *Ces feuilles de papier ... ressemblance*. Le grenier est en effet le seul endroit où l'enfant ose affirmer une vocation artistique involontaire (*étonné*) et parfaitement incongrue pour le lieu et l'époque. Cette joie toute en profondeur (*chanter silencieusement*), c'est la manifestation du don d'enfance, d'un amour profond de la vie et de ses joies (comme plus haut la danse de la poussière). Et le style de devenir lyrique, les mots de s'allonger, la phrase de s'amplifier en subordonnées pour buter finalement sur une proposition courte, qui va, une fois de plus, expliciter les impressions suggérées et fondre le point de vue du héros avec le nôtre : *Un silence d'église* est bien une réflexion de Jean Burnoy, alors que *impression de sacré* est une intervention de l'auteur. Nous sommes donc ici à un moment-clé du roman : celui où se rejoignent le personnage et le créateur, l'enfant et l'adulte. Celui où l'adolescent, réfléchissant à ses propres sentiments, prend pour la première fois le chemin de pensée qui le conduira au monde rationnel des grandes personnes.

C'est donc dans son coin de grenier, et la suite de l'extrait le prouvera, que Jean Burnoy apprend à réfléchir sur lui-même, à construire ses propres valeurs. À ce titre, ce modeste refuge peut nous apparaître comme un creuset où, grâce à des moyens dérisoires, l'enfant, tel un papillon dans sa chrysalide (il y a une référence au monde animal ou pré-verbal dans ce texte, souvenons-nous d'*embryon* ou de *nid*) construit sa future personnalité. De là, le charme, l'intérêt de ce morceau.

Extraits

Un soir de janvier s'est effondrée, dans un grand cri de poutres brisées, la vaste maison usée de mon enfance villageoise. À la vérité, je crois que c'est de vieillesse qu'elle est morte. Des siècles pesaient sur ses murs, et plus encore, peut-être, un insupportable faix de souvenirs.

Sur le coup, je n'ai pas eu de chagrin. Et maintenant, tandis que les images de mes jeunes années volètent de plus en plus souvent autour des ruines minables, la mélancolie qui doucement monte en moi ne va jamais jusqu'à la tristesse. Il était juste après tout que s'écroulât cette bâtisse rescapée de l'autre siècle. Notre monde frénétique ne la pouvait accueillir. Elle était restée trop pareille à elle-même. Nul maquillage n'avait apporté son mensonge à l'honnêteté un peu pataude de ses pierres grises. Pour survivre, il aurait fallu qu'elle signât un pacte utilitaire avec le béton. Mieux valait sans doute qu'elle s'abîmât tout d'un coup, sans agonie, dans l'indifférence de ce crépuscule figé par le gel, même si je ne dois plus revoir l'immense cuisine et les chambres et les étables et les granges qui, toutes, avaient leur langage muet. Je n'ai tout de même qu'à fermer les yeux pour que resurgisse ce monde.

La cuisine était vraiment vaste. En fait, c'était plutôt un hall. Pas moins de cinq portes; une haute fenêtre; et l'escalier qui conduisait à l'étage : comment, avec toutes ces ouvertures, la pièce, au rugueux pavement de larges dalles bleues, n'aurait-elle pas été le rendez-vous de tous les courants d'air? Aussi n'était-elle faite que pour l'été. Sa fraîcheur était alors la bienvenue. La mauvaise saison nous poussait vers le «pel». Ah! qu'il y faisait sainement, douillettement bon! Dans une chaleur que je n'ai nulle part retrouvée aussi humaine, le parfum des bûches crépitantes se mélangeait, selon les heures, à l'arôme du café ou au fumet des pommes de terre réchauffées au lard. L'hiver, la famille prenait tous ses repas au pel. À peine débarrassée la longue table ovale,

place était faite aux devoirs scolaires, aux jeux de cartes, aux longues lectures pensives. Jamais aucune chambre n'a eu pour moi autant d'âme que ce pel où mon père a souffert sa dernière maladie, où il est mort. Mais je ne veux pas m'arrêter trop longuement en ce coin imprégné d'enfance grave. J'ai décidé de procéder à une imaginaire reconstruction de ces lieux privilégiés. Je veux me promener à travers le souvenir de la maison défunte.

(Du temps de ma maison, pp. 5-6.)

Sinuant à travers les prés, s'enfonçant entre deux haies vives que mai saupoudrait de blanc, s'aventurant dans la pénombre des bois, parfois à peine tracés, parfois blessés d'ornières humides, ils allaient, les chemins de terre de mon enfance, à travers le domaine qu'exploraient nos courses et nos jeux. Ils ne conduisaient pas bien loin, et pourtant ils débouchaient sur l'infini du rêve. Ils étaient familiers et mystérieux. À notre fantaisie de gosses, ils offraient des aubaines toujours renouvelées. Ce que nous en avons fait des tours et des détours par ces chemins qui rayonnaient du hameau ou reliaient entre elles des routes empierrées. Certains d'entre eux étaient vénérables. L'instituteur ne nous avait-il point enseigné qu'ils étaient l'œuvre des Romains ? Ceux-là, on les reconnaissait à leur opulente bordure de buissons d'épines. Ils suivaient la crête des coteaux afin de prévenir les surprises de la guérilla de l'époque. Existait aussi le « chemin des morts ». On racontait que, lors d'une grande peste, les charretées de cadavres empruntaient cet itinéraire qui s'était résigné à éviter l'église. Mais le parcours que nous ne connaissions pas le mieux, c'était la « vouyette ». Ce sentier était un raccourci qui reliait notre hameau à l'église du chef-lieu de la paroisse. Comme nous y avons flâné, couru, gambadé, le long de cette « vouyette » qui nous voyait, au plus opulent de l'été ou dans la fraîcheur de septembre, trotter, dès sept heures du matin ! Avant de frôler la gravité du cimetière, la « vouyette » était, l'espace de quelque deux cent mètres, enserrée entre deux haies métalliques. Il me souvient qu'à l'arrière-saison, nos visages recevaient

la caresse des fils de la Vierge qui, fragiles, reliaient les deux haies. Il me souvient de tant de choses, vécues ou rêvées... J'en ai dit quelques-unes dans ce livre. Je les ai dites avec mon cœur pour ceux dont le pas garde, comme le mien, la nostalgie de ces chemins de terre qui, imperceptiblement, s'effacent. Plus personne ne réclame leurs services. Ils ont été enclos, barrés. Ils ont disparu.

(Les chemins de terre, pp. 163-165.)

Extrait de *Mélie telle qu'en elle-même*, récit à la deuxième personne du singulier où l'écrivain s'adresse à lui-même après la mort d'une vieille femme de son village.

Ainsi, dans ta songerie, la vieillard émaciée, si longtemps accrochée à une vie dont elle n'était pas une privilégiée, a-t-elle pris une stature telle qu'elle rejoint, comme par miracle, les grands mythes historiques et littéraires dont ta mémoire est ensemencée et qui, à certaines heures, te furent secourables. « Mélie, telle qu'en elle-même l'éternité la change » : ces mots, que tu te surprends à murmurer, sont un lointain surgeon de la sève mallarméenne. La conviction a jailli en toi que la morte mériterait un « tombeau » ciselé dans le langage par un poète. Derrière celle qui repose sur la table simple, et dont les mains diaphanes sont croisées sur un chapelet noir, il y a, silencieux et résigné, un interminable cortège de femmes vouées à la maternité, à un travail exténuant, à la protection des leurs. Elles ne savaient ni lire, ni écrire. En Mélie, tu as eu la chance de rencontrer une des dernières représentantes d'une civilisation purement orale. Cette chance, tu ne l'as pas saisie, ou si peu. Tu n'as pas assez écouté Mélie. Si c'était à refaire, tu la presserais de questions. Tu noterais avec soin ses propos, ses trouvailles, ses tournures de langage. Tu t'ingénierais à la faire parler devant un enregistreur. Et tu ne craindrais pas de lui montrer cette sympathie humaine qui était au fond de toi, qui monte à présent comme une fièvre. C'est peut-être cette sympathie qui guide ta main : toi qui avais, en entrant, dédaigné le rameau de buis, voilà qu'avant de t'éloigner, tu t'en saisis et que, maladroitement, tu esquisses

un geste symbolique. Sans doute, ce n'est pas la vieille foi de ton enfance, depuis longtemps en allée, qui soutient ton bras. Mais il te semble que, de manier ainsi le buis, cela te rattache à ce monde paysan dont t'ont arraché la passion de savoir et l'ambition de paraître. Qui veut se vanter de véritables certitudes devant l'énigme de la mort? « Si Mélie pouvait me voir, songes-tu, elle serait contente ». Et, toi qui n'as plus d'autre prière que la méditation, tu t'en retournes enfin parmi les vivants.

(Les vêpres buissonnières, pp. 151-153.)

Lire et faire lire

Hubert Juin vit en amitié avec les livres. Amitié passionnée, active, créatrice de joie, riche en découvertes toujours renouvelées. Ce n'est pas lui qui soupirerait qu'il a lu tous les livres, et que la chair est triste. Personne n'a lu tous les livres... Et pourquoi la chair serait-elle nécessairement triste dans la bibliothèque? Ces volumes qui, autour de lui, forment murailles, ce ne sont pas des empêcheurs de vivre, mais, au contraire, des générateurs de vie. ce que nous recevons de la chose écrite est proportionnel à ce que nous lui avons apporté. La véritable lecture est un échange, un dialogue. De la rencontre de deux solitudes, elle fait naître une communion. Et, cette communion, Hubert Juin entend la partager avec d'autres. Sa dévorante activité de critique n'est pas autre chose. Pour lui, la critique est, vraiment, cette « pédagogie de l'enthousiasme » que, non sans mélancolie, Louis Aragon appela un jour de ses vœux. À chaque livre à lire, il repart à neuf, aussi curieux et prêt au ravissement que l'enfant d'Athus qui était toujours à la recherche de bouquins. Mais, de repartir à neuf ne l'empêche pas d'avoir, derrière lui, son immense expérience de lecteur. Platon professait que l'on pensait avec tout son être. C'est avec tout son être que Juin est lecteur. Point de fichier, au demeurant, pour baliser les trouvailles de ce contemplateur de la chose écrite. La mémoire est là, avide et fidèle. C'est à peine si la traversée de l'ouvrage est jalonnée de l'une ou l'autre note rapidement griffonnée. Il

s'agit d'abord de se donner intensément à la lecture. Ce n'est qu'ensuite que viendra, dans une sorte de fusion, le travail du critique.

*Donc : lecture d'abord. Cela va de soi, me direz-vous. Je n'en suis pas si sûr. Être critique tout en restant **totalem**ent lecteur, la chose n'est pas si commune que ça. Il existe une intoxication par la lecture. Nombre d'Aristarque contemporains en sont venus à rendre leurs arrêts hebdomadaires ou mensuels sans connaître tous les détails du dossier qu'est le livre. Peut-être n'est-il pas bon, en soi, de rester longtemps critique. Il n'est pas exclu que la sensibilité s'émousse à force de «picorer», que l'on soit menacé de perdre cette sorte de disponibilité et de candeur sans lesquelles il est impossible d'entrer dans le jeu. Mais j'ai peur de ne pas bien me faire comprendre. De la critique, on a dit beaucoup de mal, et souvent à tort. Prévert a énoncé que l'art était aisé et la critique difficile. Dans ce paradoxe, il y a pas mal de vérité. Se mettre à la place du lecteur, mais aussi à celle de l'auteur : c'est ça, en définitive, qu'on demande au critique. Mais ce n'est pas tout. L'œuvre qu'il défriche, il est bon qu'il la situe dans la géographie spirituelle de l'époque. Il est aussi bien venu d'en reconstituer la généalogie, de lui découvrir des racines. Et les écoles s'en mêlent, ainsi que les diverses solidarités, amitiés, inimitiés du monde littéraire. À cela s'ajoute que l'on exige presque toujours du critique qu'il travaille vite. Le plus souvent, c'est à chaud qu'il opère, dans la préoccupation de l'article à faire. Comment peut-on être critique? Répondons qu'on ne peut l'être que si on en a vraiment la vocation. La critique authentique commence par un sentiment de reconnaissance. Ce qu'il a ressenti après avoir exploré une partie de l'immense forêt des livres, un homme éprouve le besoin de l'exprimer. Il œuvre en osmose avec ce qu'il vient de vivre. Mais, en même temps, il garde sa personnalité propre. Le sens de la synthèse et l'art de la formule, le don de **communiquer** dans une langue vivante : telles sont quelques-unes des qualités que l'on attend de ce délégué de la société en bibliothèque qui s'enrichit chaque jour d'acquisitions nouvelles et dont le classement est revu par chaque génération.*

(Hubert Juin, pp. 61-63.)

Deuxième tome de la série *Le schiste et la marne*, ce roman situe son action dans l'entre-deux-guerres. Jean Mergeai y poursuit l'histoire d'Émilie Glanier, de son mari Arsène Landain et de leurs enfants, Alice, Jacques, Ghislaine et François.

Il l'eut, Jacquot, son vélo chromé, flambant neuf, étincelant au soleil, muni d'un dérailleur à trois vitesses. C'était le 10 mai 1940. La journée était d'une beauté déchirante. Dans le petit matin, des explosions s'étaient succédé. Une inquiétude sourde pesait sur la région. Bientôt, Galpierre surgit, la casquette en bataille :

— *C'est la guerre, annonça-t-il de sa voix forte. Les Boches sont entrés dans le pays. Ils ont bombardé Bruxelles. Ma T.S.F. me l'a dit.*

Dans l'azur, un combat d'avion s'engagea. Crépitement de mitrailleuses. Bientôt, un appareil descendit en vrille, suivi d'un long panache de fumée.

— *Pourvu que ce soit un Boche, souhaita Jacques.*

— *De toute façon ils seront battus, assura Galpierre. Les Français sont les plus forts.*

— *Nos pauvres soldats, soupira Émilie.*

On entendit des détonations du côté d'Euline : crépitement d'armes automatiques, coups de feu isolés, explosions plus violentes. Deux colonnes de fumée s'élevaient à l'horizon.

Du vieux chemin de Nitimont, un groupe de fuyards surgissait. Parmi eux, des femmes qui pleuraient bruyamment.

— *Warinchamps est en feu.*

— *Ils fusillent des civils.*

— *Ils ont tiré sur nous. Nous avons entendu siffler les balles.*

(...)

Jacquot et Gigi suivaient les événements avec une intense curiosité, non dépourvue d'une certaine jubilation. Dans l'atmosphère, ils percevaient comme les prémices d'un gigantesque jeu.

— *Il faut partir, déclara Ginette Galpierre avec véhémence. Surtout si l'on a des enfants.*

Arsène hésitait encore. Émilie le supplia de penser aux gosses. Alors la décision fut vite prise.

— On va partir pour deux ou trois jours, dit le maître de maison. Le temps de se mettre à l'abri derrière la ligne Maginot. On reviendra aussitôt que les Français auront chassé les Allemands.

On chargea hâtivement la charrette : un matelas, une malle, des couvertures, le coffre en acier contenant l'argent et les papiers, tout le pain qu'on avait à la maison, un jambon, des saucissons (...). Et le magnifique vélo? Le gamin s'en chargerait. Il partit en reconnaissance. Il croisa une colonne de véhicules français : des blindés légers. Le premier de ces engins s'arrêta à sa hauteur.

— Hé, p'tit gars. T'as pas vu les Boches?

— Non, mais on a dit qu'ils arrivaient...

Sous leur casque de tankistes, les soldats avaient un visage grave. À Villenval, les gens se concertaient. Jacques attendit la charrette familiale. Puis, la progression vers la France reprit.

(*Marémont ou les enracinés*, pp. 217-218.)

L'extrait qui suit présente les derniers paragraphes du tome 3 de la trilogie *Le schiste et la marne*.

À Marémont, ne subsistent que deux entreprises agricoles. Ce sont de petites industries. Le remembrement des terres s'est fait de lui-même. Des surfaces immenses sont cultivées à l'aide de machines dignes des romans de Jules Verne. Aucun des anciens du temps d'Arsène n'aurait cru réalisables les rendements qui sont à présent obtenus. Mais l'endettement est énorme. Et le travail reste dur.

Le fameux «château» des Sévénet abrite un home pour enfants handicapés. Il a été acquis par la province après la retentissante faillite du frère aîné de Brigitte qui avait repris les affaires. Il paraît que cette dernière vit en Amérique du Sud. Qu'importe le destin de cette oiselle malfaisante? Il n'est d'aucun poids en comparaison de la fermeture de l'usine de Morange qui a été décidée il y a plus de dix ans et qui a causé tant de souffrances. Personne parmi les jeunes de Marémont et de Villenval ne sait qui furent les riches Sévénet. Et qui se préoccupe de ce

que fait ce monsieur l'agronome un peu original – comme beaucoup d'intellectuels, n'est-ce pas? – dans la vieille demeure qui fut si longtemps convoitée par Arsène Landain. Tous les Glanier et les Lanciel de la génération d'Émilie sont morts de leur belle mort. Leurs enfants sont dispersés. Certains se sont expatriés.

Et toi, vieux frère, tu as quitté brusquement ce monde que tu t'es toujours efforcé de comprendre. Tu avais pourtant guéri de ton deuil. Le souvenir de ta maman était devenu au fond de ton cœur souvent blessé une chose douce et rassurante. Tu m'avais révélé que tu avais commencé à écrire un livre : **Lettre ouverte à ceux qui espèrent**. Il te passionnait, toi qui me répétais que se donner à un projet qui nous dépasse est le secret du bonheur. Au printemps 1984, tu t'es mis en tête de recommencer à cultiver le jardin auquel Éva avait, pendant des années, apporté tant de soins. Tu t'es effondré soudain. Tu es tombé sur la terre fraîchement remuée. Ta main droite continuait à serrer le manche de la bêche, cet outil que tu avais manié dès l'enfance et dont tu avais si longtemps perdu l'usage. Tu avais pris congé de la vie. Tes yeux étaient tournés vers le bleu du ciel printanier.

— Ils voient maintenant autre chose, me dit Dominique Jarieux qui pleurait comme moi.

Tu avais voulu, vieux frère, une inhumation au cimetière de Hautcastel, dans la plus stricte intimité, sans la moindre cérémonie d'aucune sorte. Ton vœu a été respecté. Ce jour-là, il n'y avait près de ton cercueil que ton fils adoptif et un prêtre défroqué qui me fait penser aux apôtres du Christ.

Tu m'avais confié que tu souhaitais écrire l'histoire de ta famille. Tu ajoutais en souriant que la vie est le plus inventif des feuilletonistes, qu'elle n'est jamais à court de trouvailles.

Tu vois, vieux frère : j'ai de mon mieux, avec mes faibles moyens, réalisé le projet que tu caressais. Et c'est pour vous aussi, que j'ai écrit, ma chère grand-mère qui avez tant lutté, tant enduré et qui avez toujours gardé l'espérance, qui me l'avez transmise. La nuit s'achève. De la fenêtre du **pèle**, je vois le soleil poindre à l'horizon.

Bientôt, je repartirai en mission. Mais vous m'escorterez partout à travers le monde, vous qui m'avez recueilli et qui avez su me parler, et que j'ai écoutés...

Et vos voix mélangées ne cesseront de me redire qu'il faut toujours espérer...

Arlon, le 23 juillet 1989.

(Le dernier des Landain, pp. 208-209.)

Les aphorismes tirés de ***L'herbe entre les pavés*** se dégustent comme un mets rare qu'on laisse fondre sous la langue. Voici de quoi vous donner l'eau à la bouche...

La femme se réjouit d'être regardée par quelqu'un qui n'est pas regardant.

Amour fou : il y a là un pléonasme. Le véritable amour est toujours plus ou moins fou.

Il faut que jeunesse se dépasse.

Le don de pardon est un signe d'équilibre.

Les gendarmes dressent des procès-verbaux qui aboutissent à des procès verbeux.

Hubert, un adolescent, arpente la campagne au cours de la tourmente de la deuxième guerre mondiale à la découverte du monde adulte, abandonnant bien trop vite et malgré lui les privilèges de l'enfance.

L'adolescent était tout heureux de franchir le seuil de sa demeure. Ce lieu était son refuge. Il s'y sentait protégé contre le monde extérieur.

Cette impression d'euphorie ne tarda cependant à être mise à mal. Accourait vers lui, secoué de sanglots, son petit frère Gérard. L'enfant sortait en courant du pècle, la seule pièce de la maison à être chauffée.

— *Qu'y a-t-il? s'enquit l'arrivant.*

— *Jeannette m'a battu, Trois gifles en pleine figure qu'elle m'a données, et un coup de pied dans les jambes, Elle m'a aussi griffé.*

— *Pourquoi?*

— *Pour rien, Hubert.*

Jeannette surgit à son tour. Sur un ton de dérision, elle imita le cadet :

— *Elle m'a battu. Comme ça. Pour rien, Parce que j'étais trop gentil.*

— *Mais que se passe-t-il? demanda sèchement l'aîné.*

La fillette se déchaîna :

— *Il se passe que cet enfant gâté m'a fait des grimaces, et qu'il s'est moqué de moi, et qu'il m'a traitée de grande gaille (1), et que j'en ai assez des insolences de ce petit paresseux qui n'a jamais rien fait de bon à l'école. C'est une méchante bourrique. Il mériterait d'être envoyé au pénitencier de Saint-Hubert.*

— *Je vais m'occuper de tout ça, annonça l'aîné très conscient de sa dignité. S'étant défait de son pardessus et de son passe-montagne, il pénétra dans le pèle.*

— *Mais on se croirait dans une écurie, s'indigna-t-il. La table n'est pas dégarnie. La vaisselle n'est pas faite. On n'a pas balayé à terre. Allons, Jeannette, qu'est-ce qu'il t'a pris?*

— *Il m'a pris que j'en ai assez d'être l'esclave de cette maison. Le matin, j'ai pelé les pommes de terre. J'ai préparé la soupe. J'ai mis la table. J'ai fait l'omelette. Et voilà que ce petit malappris a refusé de m'aider à ranger la vaisselle. Monsieur voulait dessiner tranquillement.*

Alors, j'ai tout laissé en plan.

— *Si papa voit ça, dit gravement Hubert, il se mettra dans une belle colère.*

— *Papa, explosa Jeannette, je lui dirai, moi, ce qui se passe ici.*

1. Terme dialectal signifiant : chèvre.

Synthèse

Il est toujours tentant de chercher dans l'œuvre et la pensée d'un écrivain des constantes et des variables. Chez Jean Mergeai, les premières sont évidentes, tant sur le plan des thèmes que sur celui de l'expression, donnant à l'œuvre une réelle unité.

En effet, romans, récits et nouvelles sont des œuvres de terroir et d'enfance. Elles ont une unité de lieu : un petit village gaumais et ses environs immédiats ; une unité de temps, à la fois objective et subjective : l'enfance ; souvent aussi, une unité d'action : bien des nouvelles, par exemple dans *Les vêpres buissonnières*, racontent les désillusions d'un enfant face au monde adulte où le rêve n'a plus sa place – ou si peu. Faut-il voir dans le respect de ces règles une influence du théâtre classique chez un romancier férù de littérature et qui a également composé pour la scène ? C'est fort possible. Ce cadre volontairement restreint pourrait être la cause d'un passéisme par trop limité. Heureusement, chez tous les personnages de l'œuvre, c'est leur humanité profonde qui retient notre attention : quel que soit leur niveau intellectuel, leur mode de vie ou de pensée, tous les personnages de Jean Mergeai possèdent l'intelligence du cœur, et sont en harmonie profonde avec la nature, toujours exigeante, parfois cruelle, qui les entoure. Il peut leur arriver d'être durs ou injustes, mais, à de très rares exceptions près – et il ne s'agit plus alors de personnages autochtones – ils ne sont pas « méchants ». Chez l'instituteur du village comme chez la vieille Mélie, presque illettrée, apparaît un sens des valeurs humaines, une profonde, une vraie culture que l'auteur se sent un devoir moral de transmettre avant qu'il ne soit trop tard. Car elle est menacée, cette civilisation du non-écrit, du non-dit même parfois, cette transmission tacite des sentiments et des valeurs. Nous n'écoutons plus assez bien, ni assez longtemps, alors, à l'écrivain de le faire pour nous, comme il a écouté *Christophe Théate, facteur ardennais*.

Voilà pourquoi Jean Mergeai est à la fois très présent et curieusement absent dans tous ses ouvrages : présent comme un intermédiaire, un regard privilégié. C'est dans cet esprit qu'il emploie à mainte reprise, dans la série *Le schiste et la marne* le terme de «chronique» pour désigner son ouvrage. Récits d'événements narrés sans recherche particulière de style, au fil des jours et des dialogues, *Champvenance* et *Marémont* sont, comme les récits et romans antérieurs, le témoignage d'une mémoire unique. Bien sûr, les renseignements sur l'époque sont précis et vérifiés, la documentation est sérieuse, mais les souvenirs personnels ou les traditions familiales priment. D'où une continuelle présence de l'écrivain, d'autant que Jean Mergeai a toujours adopté comme technique romanesque celle, classique encore une fois, du romancier omniscient. Ceci est également vrai dans les récits à la première comme à la troisième personne. Il nous faut cependant nuancer cette remarque : présent dans la conscience – parfois même dans l'inconscient – de ses héros ou de ses personnages, l'écrivain s'en détache souvent pour devenir leur témoin, tantôt sérieux, tantôt amusé, toujours compréhensif. La distance ainsi prise par rapport au récit peut être celle de l'humour, celle de la tendresse ou, parfois aussi, celle de l'expérience. Commentaire a posteriori de l'action qui choisit toujours d'expliquer et de comprendre, jamais de juger.

Mais cette présence de l'auteur est plus suggérée qu'affirmée. Ceci me paraît dû à une grande économie de moyens sur le plan du style. L'écriture s'adapte bien à ce patois gaumais «si proche des choses et des âmes» (*Du temps de ma maison*). Et quand, rarement, la phrase s'élève et s'amplifie, ainsi que nous l'avons vu plus haut dans l'analyse d'un passage d'*Adieu enfance*, c'est pour chanter les valeurs essentielles à l'auteur : le don d'enfance, le rêve, la compréhension, l'enthousiasme. Les nouvelles et les romans de Jean Mergeai ne sont pas pittoresques, au sens traditionnel du terme : les descriptions y sont rares, et elles n'ont d'autre but que de nous renseigner sur des préoccupations, ou les distractions des personnages. On pourrait les qualifier avec plus de justesse de récits «artisansaux», simples, solides, à la fois élémentaires et essentiels.

Voilà pour les constantes. Mais il est possible de discerner, dans l'œuvre narrative de Jean Mergeai, les tentatives vers autre chose, des recherches dans d'autres directions. L'écrivain est un esprit curieux, et dès 1970, son recueil *Les chemins de terre* nous révélait quelques récits à connotation fantastique. En 1984, *Ailleurs en Ardenne* continuait dans cette voie avec des nouvelles passablement étranges, où la frontière entre le réel, toujours bien implanté en Gaume ou en Ardenne, et l'irréel, simplement bizarre ou parfois plus noir, devenait de plus en plus floue. Le «dérage» vers le fantastique y est d'autant plus frappant et dérangeant que le cadre est réaliste et connu, évident en quelque sorte. De cette rencontre, inhabituelle chez cet auteur, entre les charmes du jour et les forces de la nuit, allaient sortir des récits pleins d'intérêt.

Actuellement, c'est une voie encore différente que Jean Mergeai a choisi d'explorer : le chemin, plus large, de la fresque romanesque, de la grande «saga» familiale. *Champvenance*, *Marémont ou les enracinés*, *Le dernier des Landain* sont des ouvrages copieux, aux multiples personnages, et dont l'ambition est de raconter, simplement mais avec un grand luxe de petits détails quotidiens, une évolution : celle d'une famille bien sûr, mais aussi celle d'une région où, depuis cinquante ans, tout a changé : les objets et les hommes, les modes de vie et les mentalités. Raconter un état du passé a été pendant longtemps l'ambition de Jean Mergeai. Raconter comment des hommes et des femmes, profondément enracinés dans ce même passé, en ont tiré la force nécessaire à affronter un présent problématique, voilà son projet aujourd'hui.

Anne Egedy-Dejaer

Complément à l'édition de 1996, par Christian Munster :

Son dernier roman, *Le printemps reviendra* semble marquer une pause après les 3 tomes du *Schiste et la Marne*. Plus court (128 pages), il recentre l'action sur un village dont la mentalité, les us et les coutumes sont rappelés avec insistance, comme si Mergeai craignait d'avoir perdu définitivement cette vie simple et rurale loin des bruits de la ville et de la marche effrénée de la technique. Au sortir de la guerre et des traces affreuses qu'elle laisse dans les familles, l'auteur semble nous encourager à garder l'espoir d'un mieux-être. Mais il faut bien admettre que nos villages gaumais ou ardennais n'auront plus jamais ce charme, cette authenticité et cette sérénité toute relative tant chanté par Jean Mergeai...